Henry Thomas Buckle, ou l'Angleterre comme sens de l'Occident

Jean-Paul Rosaye

▶ **To cite this version:**

Jean-Paul Rosaye. Henry Thomas Buckle, ou l'Angleterre comme sens de l'Occident : Critique du modèle bucklien des sociétés. Les Sens de l'Occident, May 2004, Arras, France. pp.169-185. hal-00576398

HAL Id: hal-00576398
https://hal.science/hal-00576398

Submitted on 14 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Henry Thomas Buckle, ou l'Angleterre comme sens de l'Occident
(Critique du modèle bucklien de l'évolution des sociétés)

Introduction

Il semble que nous soyons confrontés aujourd'hui à une situation particulière du monde, où des repères habituels tels que monde occidental, civilisation occidentale ou encore Occident sont devenus ambigus. Les développements politiques et guerriers de ces dernières années laissent penser qu'une division ou qu'un désaccord idéologique notable s'est produit au sein de ce monde occidental, et il se pourrait même que les désaccords au sujet de l'affaire iraquienne ne soient qu'un paravent dissimulant une séparation plus profonde encore.
Or, le Royaume-Uni occupe une place singulière dans cet état de choses, ne serait-ce que parce qu'il donne l'impression de peiner à choisir entre une tentation atlantique ou une continentalisation européenne. Réfléchir sur le sens de l'Occident selon une perspective anglo-centrée est donc susceptible d'apporter un point de vue particulier riche d'enseignements : c'est comme si l'Occident se trouvait outre-manche en un point névralgique où ce qui s'y décide a une valeur d'autorité et un impact géopolitique d'une importance qui ne peut être éludée.
Cette idée ne devrait pas surprendre puisque l'Angleterre[1] a longtemps occupé le centre de gravité de la civilisation occidentale, au moins à l'époque de la première exposition universelle de 1851, où sa puissance de domination sur le monde ne souffrait aucune remise en cause, et peut-être même avant si on en juge par le prestige que lui avait valu sa victoire sur Napoléon Bonaparte en 1815. En outre, on peut appuyer et prolonger cette perspective ; par exemple par cette pensée de Karl Popper, tirée de son essai *In Search of a Better World* :

> *In talking of the West, I am thinking primarily of Britain. Perhaps this is so only because I live in Britain, but I believe that there are other reasons. Britain is the country which did not capitulate when it was facing Hitler alone. And If I now turn to the question 'What does the West believe in?' I shall mainly be inclined to think of those things in which my friends, and other people in Britain, believe*. (Popper 1996: 209)

Il existe donc un ensemble de bonnes raisons qui conduisent à vouloir étudier la façon dont les anglais jugent de l'Occident ; mais cette citation offre aussi une perspective intéressante : on peut effectivement se demander s'il n'est pas légitime de penser que c'est la Grande-Bretagne qui, au vingtième siècle encore et en dépit de l'effondrement de l'empire, est la seule à prétendre incarner les valeurs de l'Occident.
Alors que la civilisation occidentale semble se diviser idéologiquement, et ceci peut-être de façon définitive si on en croit le dernier ouvrage de Robert Kagan (Kagan 2003), il est utile de regarder quels lieux la pensée britannique a développé sur l'Occident ; en partant notamment du postulat qu'ils s'organisent, comme c'est souvent le cas chez les britanniques, autour d'une *via media*: c'est-à-dire une position intermédiaire et originale entre deux visions antagonistes, en l'occurrence l'américaine et l'européenne. Bien entendu, c'était l'Occident en tant qu'il s'opposait au bloc communiste de l'est de l'Europe auquel Popper faisait allusion dans son essai, mais pas exclusivement puisqu'il situe volontairement ce qu'il nomme *The West* dans la continuité du rationalisme grec et du christianisme.
Les points déterminants de l'Occident pour Popper étant l'anti-totalitarisme (une sorte de pluralisme idéologique) une croyance en la liberté et la paix, et une foi en l'homme ordinaire,

[1] Bien que conscients qu'il existe des différences de sens entre Angleterre, Grande-Bretagne et Royaume-Uni, nous utiliserons le terme Angleterre pour signifier tous ces termes uniformément.

il s'agit maintenant de savoir si ces éléments sont de nature à définir une conception anglaise de l'Occident…

Pour s'approcher d'une telle définition, il est presque obligatoire de faire référence à Henry Thomas Buckle (1821—1862), l'auteur célèbre de *History of Civilization in England* et dont le Professeur Owen Chadwick disait récemment qu'il était devenu absurde de le lire (Chadwick 1995) du fait du manque de pertinence d'une telle question de nos jours. C'est comme si la nécessité de réfléchir sur ce qu'on appelle « civilisation » était devenue aujourd'hui une affaire de politiciens ou d'idéologues en quête de quelque profit ou de quelque justification, alors que les véritables historiens ont abandonné cette question, la jugeant maintenant sans intérêt, surtout lorsqu'il s'agit de mettre en évidence des « lois historiques » qui tendent à faire croire que la « civilisation » est une structure parfaitement déterminée.
Précisément, il entre dans notre propos de soutenir que la question de la civilisation, de son avancée ou de son progrès, est un acte final, une cristallisation conceptuelle s'effectuant par un mouvement intellectuel réflexif de la civilisation occidentale sur ce qu'elle est. Et cet acte, cette pérégrination intellectuelle profondément ancrée dans le 19e siècle et ses habitudes de pensée, trouve chez Buckle, pour le meilleur et pour le pire, une façon exceptionnelle de se dire. Passé ce moment réflexif, l'idée de civilisation ne se décline plus alors que sous des lieux et des prétextes idéologiques, servis par autant de volontés crispées à vouloir recomposer un sens évanescent, au fur et à mesure que le monde change et se « mondialise ».

Lors de la première journée d'étude, nous avions mis en évidence le fait que la notion de civilisation, née en France et en Grande-Bretagne environ à la même période (Benveniste 1966 : 336-345), était un héritage des Lumières et qu'elle donnait une lecture particulière du sens de l'Occident en substituant au souci historique de la vision chrétienne une conception optimiste et non théologique de progrès. Mais l'Occident transformé en civilisation occidentale est aussi devenu, premièrement en Angleterre, le berceau du libéralisme et du capitalisme. C'est tout d'abord en Angleterre que la civilisation occidentale s'est faite porteuse de modèles et de valeurs perçus selon une acception libérale et capitaliste en puisant sa force vive dans l'industrialisme triomphant.

L'idée de civilisation a cristallisé le processus collectif par lequel l'humanité échappe à la barbarie. Les oppositions dynamiques classiques du 18e siècle comme nature/culture, état de nature/société sont réalisées dialectiquement par l'usage du mot « civilisation » qui non seulement dénote un approfondissement du sens détenu par le terme « civilité/civility », qui ne désigne qu'un état, une qualité des modes de vie de type urbain (cité/city), mais consiste aussi en un retour opéré par la réflexion sur les étapes qui ont jalonné le parcours historique qui y a conduit. Or, Buckle a porté ce projet de réflexion à un certain niveau d'élucidation et de jugement : si bien qu'on peut dire, en un certain sens, que Buckle détermine exactement et de façon définitive l'esquisse primitive des Lumières en lui conférant un sens dans l'évolution historique de l'Angleterre.
C'est en 1851, l'année où l'Angleterre célèbre le triomphe de sa révolution industrielle dans sa capitale et derrière les parois vitrées du Crystal Palace, que Buckle prend la décision d'écrire un ouvrage historique sur la civilisation. Le premier (et le plus important) volume de son livre, *History of Civilization in England* paraît en 1857, et le point de vue de Buckle peut se comprendre assez facilement dans ce contexte de révolution économique et sociale: l'histoire de la civilisation est l'histoire de la pensée humaine et celle-ci ne s'est vraiment développée qu'en Europe. L'Angleterre, la partie la plus occidentale de l'Europe, en constitue le fleuron. La civilisation, en Angleterre, détermine donc le sens de l'Occident car c'est

l'endroit où l'esprit s'est le plus affranchi de la nature, de la matière : c'est le pays de la liberté où la pensée s'est le plus développée.
L'Angleterre comme peuple élu de l'Occident est un thème qui agace beaucoup les français, mais à tout prendre, on se demande s'il s'agit vraiment d'une bénédiction. En effet, alors que Buckle tente de prouver ce que de nombreux victoriens pensaient secrètement, ce moment réflexif de la civilisation occidentale sur ce qu'elle est donne naissance, tandis que l'Angleterre est au faîte de sa puissance, au sentiment que son déclin est une éventualité qui peut aussi être envisagée.

En effet, derrière Buckle se profile le sentiment qu'avait la société victorienne de se trouver dans une période de transition. On constate qu'il ne faudra que peu de temps pour que l'œuvre de Buckle, très applaudie au début puis unanimement répudiée, se voie reléguée à l'arrière-plan, derrière les doctrines du déclin et de la décadence qui commenceront rapidement de lui emboîter le pas. Après les *fabulous fifties and sixties* et avec l'empire naissent les historiographies du déclin, qu'elles soient racistes (Houston Stewart Chamberlain), religieuses (Gilbert Keith Chesterton, Hilaire Belloc), littéraires (le mouvement « décadent » des *Nineties*), politiques (l'Entente Cordiale) ou encore économiques (l'ouvrage *Made in Germany* de E.E. Williams publié en 1896). N'est-il pas fondé, alors, de penser que juste après avoir posé l'Occident en puissance, il arrive naturellement qu'il se pense sur le mode du déclin ? L'Occident comme déclin est-il une fatalité ?

Après une exposition de la vie et de l'œuvre de Buckle, nous tenterons de montrer en quoi son histoire de la civilisation anglaise est un pur produit de la société victorienne, dans ses gloires comme dans ses contradictions, avant d'expliquer en quoi on peut y trouver, sinon un sens de l'Occident, au moins une idée des métamorphoses de la civilisation occidentale à partir de l'évolution de l'Angleterre.

Qui était Henry Thomas Buckle ?

Buckle est aujourd'hui un historien anglais méconnu. Peu de biographies lui ont été consacrées bien qu'il ait connu de son vivant l'honneur d'avoir été beaucoup lu et d'avoir suscité de nombreuses controverses. Son œuvre a souvent été considérée comme frappée au sceau de l'excentricité, mais on peut dire aussi que sa vie toute entière, voire sa mort témoignent de cette caractéristique anglaise fondamentale. Né dans le Kent en 1821, Buckle aura connu son occident en orient ; il est mort en effet à Damas en 1862, à l'âge de 41 ans, sans avoir vraiment développé son ouvrage sur l'histoire de la civilisation au-delà des frontières de l'Europe.
Il doit à ses parents d'avoir très peu étudié à l'école, sa mère estimant que le type d'éducation qu'on lui proposait ne pouvait que gâcher une vie entière. De fait, il a tout appris en autodidacte (selon la légende, il aurait lu plus de vingt mille ouvrages durant sa courte vie) et il est devenu un des meilleurs joueurs d'échecs en Europe avant de décider de passer le reste de son existence à écrire son histoire de la civilisation. Mais de ce projet, il ne reste que l'introduction générale : soit deux livres voués à l'histoire de la civilisation en Angleterre. Il en sera resté là mais on peut aussi considérer que son œuvre tient toute entière dans ses deux livres et qu'il s'agit tout compte fait d'une somme achevée et tenue comme telle, non seulement pour ses contemporains mais pour lui-même également.
Le premier volume de cette œuvre est une introduction …qui ne compte pas moins de 672 pages , mais c'est dans la première partie de volume (seulement 200 pages) que se trouvent les prolégomènes sous-tendant sa vaste entreprise. Il y est question essentiellement de

méthode mais c'est aussi l'endroit où il justifie la raison de commencer par étudier, à tout seigneur tout honneur, l'histoire de la civilisation en Angleterre.
Le peu que les historiens se souviennent de Buckle, généralement, vient de ce qu'il a été un des principaux représentants du positivisme en Angleterre, et un des premiers à vouloir appliquer la méthode des sciences naturelles à l'histoire afin d'y trouver des « lois », ou, pour employer un terme qui revient souvent dans son discours, des « régularités » (Collingwood 1994 : 144). Il a bien sûr été écrit qu'Auguste Comte comptait au nombre de ses influences principales, mais c'est un peu hâtif à en juger par certaines remises en cause touchant la méthode et les conclusions du philosophe français (Buckle 1913 : 4 n 1). De plus, l'érudition dont il fait preuve et qu'on mesure par l'importance des notes infra-paginales, innombrables et interminables, tendrait à faire croire que son influence principale se tiendrait plus du côté de Kant bien que, une fois encore, la diversité des auteurs qu'il cite donne à penser qu'il offre surtout à ses lecteurs une sorte de mélange adultère de tout et qu'il se complait dans l'hétéroclite.
Pour en finir avec ces remarques générales sur Buckle, il est nécessaire de souligner son athéisme militant, structurellement important dans son œuvre comme dans les caractéristiques axiologiques de la période pendant laquelle il écrit. En effet, son choix pour l'approche scientifique se fait contre une explication théologique de l'histoire, ce qu'on pouvait normalement attendre d'un auteur situé dans le prolongement des Lumières. Mais il y a plus car pour lui, le sens de la civilisation se fait dans l'abandon progressif du sentiment religieux, toujours récupéré à des fins de destruction de la pensée intelligente. Bien entendu, et nous aurons l'occasion d'y revenir, l'époque est fertile d'oppositions entre l'autorité déclinante des Eglises et l'assurance de plus en plus audacieuse de ceux qu'on appelle, depuis 1834 et grâce à William Whewell, les « scientifiques ». La science a changé de repère et quitte progressivement la théologie naturelle pour entrer dans le siècle (*saeculum*) ; ainsi, les valeurs religieuses ne sont plus utilisées pour justifier le monde et Buckle s'est donné la tâche de faire de même avec l'histoire. La théodicée de Buckle est séculière et temporelle ; et la société anglaise de son temps y a gagné un sens puisque c'est à elle qu'il revient d'être porteuse du sens de la civilisation.

La structure du modèle de Buckle dans *History of Civilization in England* .

En cherchant le modèle utopique d'un peuple parfait qui serait parvenu à se civiliser tout seul en suivant sans faillir les lois du progrès, Buckle remarque:

To find such a people as this is obviously impossible; but the duty of the philosophic historian is, to select for his especial study the country in which the conditions have been most closely followed. Now it will be readily admitted, not only by ourselves, but by intelligent foreigners, that in England, during, at all events, the last three centuries, this has been done more constantly and more successfully than in any other country. (Buckle 1913: 168)

Buckle joue sur le rôle positif du faux pour faire advenir le vrai par une approche approximante. Il en arrive à la conclusion que l'Angleterre est le sens de l'occident en quelques étapes que nous allons présenter pour mieux comprendre la portée, les contradictions et les limites de sa méthode ainsi que les raisons de sa compréhensibilité, c'est-à-dire de sa pertinence à l'époque de sa composition.
Le plan que choisit Buckle dans son « Introduction générale » pour établir son modèle d'évolution des sociétés consiste à exposer en premier lieu les principes de sa méthode et les lois générales du progrès puis, en second lieu, de les appliquer à l'histoire de l'Angleterre

avant de se tourner vers les caractéristiques d'autres pays qui illustrent des aspects particuliers de ces lois. C'est la première partie de son introduction qui nous intéresse ici et que nous nous proposons de commenter en donnant pour commencer la progression des idées qui s'y trouvent. On peut dégager dix étapes principales dans son raisonnement :

1. Face à la pauvreté conceptuelle des études historiques et devant l'essor prodigieux des sciences de la nature, il est devenu nécessaire de faire de l'histoire une science, de découvrir scientifiquement les principes qui régissent la destinée des nations (pp. 1-6).

2. Alors que le dogme théologique de la prédestination est impossible à vérifier puisqu'il repose sur un au-delà de la connaissance humaine et puisque le dogme métaphysique du libre-arbitre s'appuie sur une croyance erronée en l'infaillibilité de la conscience humaine, il devient nécessaire de caractériser les actions humaines en tant qu'elles sont gouvernées par des lois, à l'instar de la nature qui est régie par les lois de la physique. La statistique, notamment, permet de mettre en évidence la régularité des comportements humains. (le reste du premier chapitre).

3. les causes premières du comportement humain sont le climat, le sol, la nourriture et ce que Buckle appelle les aspects de la nature (*Aspects of Nature*). Les trois premières causes déterminent *indirectement* l'accumulation et la distribution des richesses (pp. 29-85) et la dernière détermine *directement* l'accumulation et la distribution de pensée (Buckle 1913 : 85). L'imagination est stimulée au détriment de la compréhension lorsque les phénomènes du monde extérieur sont sublimes et terribles (tels que des tremblements de terre ou des éruptions volcaniques) ; et l'inverse (la compréhension au détriment de l'imagination) lorsque ces phénomènes naturels sont infimes et de faible amplitude (*small and feeble*).

4. Il existe une distinction fondamentale entre la civilisation européenne et les autres civilisations et elle provient du fait que ce n'est qu'en Europe que l'homme a réellement réussi à dominer la nature et à ne pas être dominé par elle comme c'est le cas sur les autres continents. Buckle en déduit que l'avance de la civilisation européenne se caractérise par l'influence décroissante des lois physiques et une influence croissante des lois mentales (pp. 87-106).

5. La métaphysique, qui étudie les faits mentaux par l'observation introspective de l'esprit à titre individuel, ne peut découvrir les lois mentales qui régulent le progrès de la société. Seule une analyse exhaustive des faits mentaux, par la suite soumise à la loi statistique des moyennes pour éliminer les interférences, peut y parvenir (chapitre III).

6. Le progrès humain est dû, non aux influences de la morale (*moral agencies*), qui n'a que peu évolué depuis ces trois derniers millénaires, mais à l'activité intellectuelle (*intellectual agencies*) (Buckle 1913 : 130) qui, elle, a constamment évolué.

7. L'action individuelle est insignifiante en regard des forces à l'œuvre dans la société qui sont les seules susceptibles de lui fournir un sens (début du chapitre V).

8. La religion, la littérature ou bien encore l'action politique sont soumises aux forces de la civilisation ; elles n'en sont que les produits, dans le meilleur des cas (chapitre V).

9. Le progrès de la civilisation est lié à l'évolution intellectuelle donc, et il est directement fonction de l'influence du scepticisme (la fonction consistant à douter et à rechercher) et en raison inverse de la crédulité, que Buckle appelle l'esprit de protection, une disposition visant à maintenir les croyances et les pratiques sans les examiner (Buckle 1913 : 143) (chapitre V)

10. Enfin, c'est en Angleterre que le progrès intellectuel a été le plus avancé et par conséquent, c'est la société anglaise qui indique le sens de la civilisation en Europe.

Buckle explique que c'est grâce à l'invention de la poudre à canon, grâce aux découvertes de l'économie politique et grâce à l'exploitation de la machine à vapeur dans les moyens de transport que l'esprit guerrier a reculé et que l'intellect à repoussé les limites de son champ de réflexion; on remarquera incidemment que l'Angleterre est au moins l'endroit où les deux derniers moyens se sont développés en premier, dans le contexte de la révolution industrielle et de sa préparation.

Critique de *History of Civilization in Britain*.

Buckle ne construit aucune philosophie de l'histoire, même s'il incarne aux yeux des philosophes et des historiens une sorte de comtisme à l'anglaise, c'est-à-dire une forme de réflexion historico-scientifique quelque peu désordonnée et légèrement excentrique. Mais bien qu'il évoque des stades (*stages*) de civilisation (Buckle 1913 : 3), il ne les intègre aucunement dans une évolution idéal-typique à la façon de Comte : il n'existe pas de loi des trois états chez Buckle. En revanche, sa foi en la science, même si elle se mâtine de quelque réflexion philosophique (ne parle t-il pas de lui comme d'un *philosophic historian*) est une célébration du principe de causalité, qui porte en elle l'espoir de pouvoir tout enfermer à terme dans un déterminisme souverain sans laisser une seule chance à la contingence. De ce point de vue, il est beaucoup plus proche de Laplace que d'Auguste Comte :

> *Nous devons donc envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur, et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui pour un instant donné connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ses données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. L'esprit humain offre, dans la perfection qu'il a su donner à l'Astronomie, une faible esquisse de son intelligence. Ses découvertes en Mécanique et en Géométrie, jointes à celles de la pesanteur universelle, l'ont mis à portée de comprendre dans les mêmes expressions analytiques les états et passés et futurs du système du monde. En appliquant la même méthode à quelques autres objets de ses connaissances, il est parvenu à ramener à des lois générales les phénomènes observés, et à prévoir ceux que des circonstances données doivent faire éclore. Tous ces efforts dans la recherche de la vérité tendent à le rapprocher sans cesse de l'intelligence que nous venons de concevoir, mais dont il restera toujours infiniment éloigné. Cette tendance propre à l'espèce humaine est ce qui la rend supérieure aux animaux, et ses progrès en ce genre distinguent les nations et les siècles et font leur véritable gloire.* (Laplace 1921 : 3-4)

Cette citation célèbre de Laplace, dite de l'intelligence suprême (ou du monstre, selon les commentateurs) a beau présenter la vérité comme asymptotique, elle relie l'esprit humain, le progrès et la science dans une évocation quasi prométhéenne de la recherche scientifique qui

ne tranche pas avec le ton du premier chapitre de l'ouvrage de Buckle. Par ailleurs, l'effort de ce dernier à chercher des régularités du comportement humain, à traquer des lois possibles derrière chaque phénomène social a pu être, ici encore, rapproché de la volonté comtienne de créer une sociologie. Mais Buckle observe la société humaine à la façon d'un naturaliste doublé d'un statisticien et non comme un philosophe. Peut-être est-ce cela qui lui a valu l'honneur d'être lu deux fois de suite par Charles Darwin, qui l'avait rencontré à l'occasion de ses multiples soirées londoniennes, en même temps que d'autres historiens comme Carlyle, Grote ou encore Macaulay:

> *I was very glad to learn from [Buckle] his system of collecting facts. He told me that he bought all the books which he read, and made a full index to each, of the facts which he thought might prove serviceable to him, and that he could always remember in what book he had read anything, for his memory was wonderful. I asked him how at first he could judge what facts would be serviceable; and he answered that he did not know, but that a sort of instinct guided him. From this habit of making indices, he was enabled to give the astonishing number of references on all sorts of subjects which may be found in his* History of Civilisation*. This book I thought most interesting, and read it twice, but I doubt whether his generalizations are worth anything*. (Darwin 2000: 37)

Il existe une proximité axiologique entre l'activité intellectuelle de Darwin, la constitution du paradigme évolutionniste, et les présupposés de l'historiographie à l'époque victorienne, notamment celle de Buckle. Ces trois espaces épistémologiques en gestation progressive au dix-neuvième siècle ont cherché à définir une langue et une méthode susceptibles d'être appliquées de façon universelle. Ils ont notamment en commun de proposer une lecture philosophique de la nature (physique, sociale et humaine), de son histoire et de son évolution, ce qui leur assure cette concomitance dans l'histoire des idées au dix-neuvième siècle. Dans cette perspective, les réserves qu'observe Darwin quant aux généralisations de Buckle sont intéressantes car elles fournissent un premier élément de critique contemporain de l'*History of Civilization*.

Buckle est fortement dualiste, voire manichéen dans la présentation de ses « lois historiques ». Comme il le dit lui-même : il est nécessaire de généraliser, de découvrir des régularités dans la confusion des faits et de renforcer notre croyance en l'universalité de l'ordre, de la méthode et de la loi car c'est une tendance de fond qui est portée par le progrès dans la civilisation (Buckle 1913 : 5). L'histoire, au sens nouveau qu'apporte Buckle, est une activité humaine qui prend conscience du fait qu'il existe des stades dans l'évolution de la civilisation. Et cette prise de conscience d'une évolution, qui émerge au tournant du 19^{e} siècle, un grand moment dans l'histoire selon Buckle (Buckle 1913 : 9), est responsable de l'attribution d'un sens à la civilisation ; ce sens étant déterminé par une croyance en la valeur quasi providentielle de l'esprit scientifique. Mais ce besoin de généraliser, comme la prétention à voir dans l'Angleterre le sens de la civilisation européenne, a quelque chose de caricatural, voire parfois de cocasse :

- Il n'existe que deux actions humaines fondamentales, les vertueuses et les vicieuses.
- Il n'existe que deux grandes doctrines pour expliquer les actions humaines, la prédestination et le libre-arbitre, mais elles sont fausses, selon Buckle, puisque ce sont des doctrines et non des lois.
- Il existe deux grandes lois, celles de la nature et celles de l'esprit humain.
- Il n'existe que deux lois de l'esprit humain, l'influence morale et l'influence intellectuelle.

- Les tremblements de terre et les éruptions volcaniques sont plus fréquents et plus destructifs en Italie et en Espagne et c'est pourquoi, par l'influence des aspects de la nature qui donne alors tout pouvoir à l'imagination sur la raison, on y rencontre plus de peintres et de poètes que d'hommes de science. La superstition y est plus fréquente et les classes superstitieuses plus puissantes. Ce sont des pays où le clergé a pu asseoir son autorité de fraîche date et où les pires corruptions du christianisme ont pu avoir lieu (Buckle 1913 : 88-89).
- L'Angleterre, en revanche, est un pays au gouvernement tranquille où les libertés ont été les plus grandement respectées, où la population est la plus active, la plus industrieuse et la plus consciente, où la persécution religieuse est quasi inexistante et où les intérêts de toutes les classes de la société, qu'ils soient spirituels ou matériels, ont été reconnus et laissés libres de s'exprimer comme bon leur semblait (Buckle 1913 : 168-9), etc.

Quant bien même tout cela peut prêter à sourire, la critique la plus sérieuse que l'on puisse porter à l'encontre du système de Buckle a été suggérée par Johann Gustav Droysen (1808-1884) dont on dit qu'il aurait commencé à critiquer le positivisme historique en 1857 juste après avoir lu Buckle ; pour Droysen l'histoire est une science herméneutique par opposition aux sciences spéculatives et aux sciences exactes.
En effet, la place de l'observateur est totalement absente dans le système déterministe de Buckle : c'est encore un homme de la première moitié du 19e siècle et son esprit positiviste le conduit par exemple à penser que les faits auxquels il se rapporte peuvent être utilisés comme s'ils étaient des vérités indubitables car ils ont été compilés par des hommes au-dessus de tout soupçon (Buckle 1913 : 16). Or, Buckle écrit dans son livre que les actions de tout individu subissent l'influence de l'époque, que tout homme est soumis à des forces qui agissent à travers lui. Ainsi, en toute logique, il est possible d'admettre que les lois historiques auxquelles il parvient lui-même ne sont jamais que l'expression des forces en présence au moment où il écrit son ouvrage et qu'elles risquent de varier avec le temps.

En réalité, Buckle est effectivement un homme de son temps et il subit de plein fouet la configuration intellectuelle de l'époque victorienne, tout à fait disposée à voir dans les événements du milieu du siècle une preuve de la supériorité du mode de civilisation qu'elle incarne.

Henry Thomas Buckle, éminent victorien ?

Même si Buckle est inclassable et apparaît un peu comme un météore-matamore dans l'espace victorien, il peut aussi être intégré dans une mouvance de pensée qui triomphe au 19e siècle et que l'on connaît sous le nom de *Whig Interpretation of History*. Cette interprétation Whig (ou libérale) de l'histoire est un pur produit de la tradition anglaise et un aspect fondamental de l'esprit anglais. Elle est inscrite au plus profond de la genèse de l'Angleterre bien qu'elle n'ait été fondée véritablement qu'au 18e siècle par Lord Bolingbroke qui, paradoxalement, était un Tory. Comme la constitution britannique, elle est en quelque sorte le produit de l'histoire et des vicissitudes du peuple anglais.
Au début de son *History of England*, Thomas Babbington Macaulay souligne que l'Angleterre a toujours été fière de sa continuité institutionnelle ; que les anglais sont les chantres de la restauration et non de la révolution et qu'ils s'intéressent à un passé choisi et disposé pour leurs usages (l'authentique ne les intéresse pas). Contrairement aux français qui ont répudié

leur passé en 1789 et qui font que la liberté française est issue d'une révolte contre l'histoire et la tradition ; la liberté anglaise est issue d'une reconstruction du passé et se fonde sur des droits historiques concrets. La Glorieuse Révolution de 1688 a encensé la continuité historique, reconstitué les coutumes et leur a attribué le titre de tradition tout en appelant à une vision de progrès après s'être débarrassé du dernier Stuart despotique. Tout ceci représente le fond de l'interprétation Whig de l'histoire.
A la lecture des ouvrages de Sir Herbert Butterfield qui la commentent en profondeur, on se rend compte à quel point il s'agit d'un produit de la tradition britannique qui resurgit fortement à des moments où le peuple anglais se focalise sur le sentiment d'être au centre du sens de l'histoire et notamment de l'Occident.
L'Angleterre, fière de son modèle constitutionnel, est au 19e siècle un exemple pour les libéraux du monde entier : l'équilibre des pouvoirs, la permanence tranquille des institutions, le respect des libertés individuelles sont autant d'éléments qui donnent à penser aux victoriens que la liberté est un monopole insulaire, et ceci corrobore parfaitement l'adaptation historique des thèses de Buckle.
A ce sentiment de paix à l'intérieur de leur pays, on peut ajouter que les anglais se tiennent pour responsables aussi de la paix mondiale, justifiant ainsi le rôle qu'ils entendent jouer dans la conduite de l'Occident, voire du monde entier. Nul doute que la *Pax Britannica* du 19e siècle a servi d'inspiration à Buckle. Elle a un sens évident : elle signifie que le recul de l'esprit militaire, un symptôme de progrès de la civilisation selon Buckle, est sinon assuré en Angleterre, qu'il est au moins l'indice que les autres nations qui ne le connaissent pas encore se maintiennent dans un état de sous civilisation.
Perçue comme une véritable mission par l'Angleterre victorienne, cette idée de *Pax Britannica* a été un des éléments du débat concernant l'adoption du libre-échange dans les années 1840. Le développement de l'Angleterre, pionnière en ce domaine, aura signifié à l'époque un désir de participer activement à la paix universelle, une conclusion de l'extension des échanges commerciaux considérée comme logique à cette époque. Et cela vient à l'appui d'une autre thèse de Buckle selon laquelle le développement économique est un indice de progrès de la civilisation.
Derrière la notion de *Pax Britannica* se profile aussi l'idée selon laquelle la domination britannique s'étend sur le monde entier, qu'elle soit diplomatique ou économique. Le Royaume-Uni, au 19e siècle, est en position d'hégémonie et préside aux destinées du monde : une fois encore, l'Angleterre comme sens de l'Occident est une idée qui n'a rien de surprenant dans un contexte victorien.
Mais c'est peut-être dans le domaine industriel et technique que cette idée est la plus manifeste. Non seulement l'Angleterre s'est assurée une certaine avance économique du fait que les penseurs de l'économie politique libérale sont principalement britanniques et que le libéralisme est précisément le modèle économique dominant, mais aussi du fait que son avance technique et industrielle est telle qu'on lui a donné le titre d'atelier du monde (*The workshop of the world*) lors de l'exposition universelle de 1851.
Les anglais ne tirent pas un mince orgueil de leur suprématie dans presque tous les domaines au moment où Buckle compose son Histoire de la civilisation et cela explique aussi à quel point il aura été un observateur enthousiaste du miracle anglais aux 18e et 19e siècles. Trop enthousiaste peut-être parce que pas suffisamment sceptique, ce qui était pourtant une des conditions fondamentales du progrès selon lui.

La métamorphose des sens de l'Occident, vue d'Angleterre.

L'idée de déclin est inséparable de l'idée de civilisation, et c'est une tradition intellectuelle qui, pour les raisons que nous avons mises en évidence et que nous allons renseigner plus

encore, apparaît de façon plus saillante en Angleterre que partout ailleurs. Le modèle anglais du déclin de la civilisation est fourni par Edward Gibbon dans son ouvrage célèbre de 1776 *The Decline and Fall of the Roman Empire,* qui reprend notamment nombre d'idées de l'opuscule de Montesquieu *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* dont l'édition définitive date de 1748. Même si c'est l'impossibilité d'un retour au modèle Romain à l'époque moderne qui est suggéré, sur fond de coupure entre Orient et Occident, entre histoire antique et histoire moderne, ce modèle de déclin d'une civilisation est resté en suspens, attendant son heure pour réapparaître à la faveur de quelque événement qui lui redonnerait un sens. L'extraordinaire montée en puissance de l'Angleterre depuis le 18e siècle, la célébration intempestive à laquelle elle a donné lieu, comme nous l'avons vu chez Buckle, et les tentations romanophiles depuis l'Age Augustéen sont autant de facteurs qui expliquent que le modèle du déclin ne pouvait resurgir qu'en Angleterre, et qu'il allait être lourd de conséquences pour la civilisation occidentale toute entière. On peut toutefois remarquer que ce n'est que dans le dernier quart du 19e siècle que les anglais se déterminent à utiliser le terme d'empire (la reine Victoria n'est proclamée Impératrice des Indes qu'en 1876) : non seulement du fait d'une association discutable avec l'empire romain pour les raisons que nous venons de voir, mais aussi parce que les deux Napoléon ont précédemment abusé de cette association pour la France (Vance 1997).

1776 est une date éminemment symbolique. C'est l'année de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis, la première atteinte à l'Angleterre toute-puissante, mais aussi l'année de publication de *Wealth of Nations* d'Adam Smith, qui suggère un programme de développement de la civilisation, retardant pour quelque temps encore le moment de l'apogée puisqu'il lui fallait encore quelque temps pour s'épanouir enfin comme nation riche. Le renversement de tendance s'opère dans les années 1850-60, pendant les *fabulous fifties and sixties*, alors que l'Angleterre est au faîte de sa puissance industrielle.
Le phénomène déclenchant semble avoir été le coup fatal porté à la croyance scientifique de la possibilité d'un progrès infini. En 1854, les travaux de Sir William Thomson (Lord Kelvin) et du physicien allemand Rudolf Clausius à partir des réflexions du français Sadi Carnot aboutissent à la découverte du second principe de la thermodynamique, le principe d'entropie. Si on devait appliquer à la lettre les injonctions de Buckle concernant la façon dont la civilisation doit se penser, cela ne peut signifier qu'une chose : que la civilisation anglaise, après avoir connu son apogée, ne peut que décliner, le déterminisme pessimiste est proportionnellement inverse au déterminisme positiviste de Buckle…et aussi sa suite logique.
Qui plus est, la publication en 1859 de l'ouvrage de Darwin *The Origin of Species* et de ses rééditions successives jusqu'à *The Descent of Man* en 1871 sapent non seulement la croyance que le monde est centré sur l'évolution humaine mais elles imposent aussi l'idée selon laquelle les règles de la civilisation s'opposent aux mécanismes de la nature. En conséquence, on voit se développer différentes formes de pessimismes à partir de cette époque (Herman 1997).

Le processus de civilisation ayant établi des classifications raciales autant que des distinctions socio-économiques sur la base de différenciations géographiques et culturelles (Buckle 1913 : 29 n 1), la peur d'un mélange des races qui viendrait tempérer les avancées prodigieuses du peuple anglais ne tardent pas d'apparaître. C'est le cas du pessimisme racial, dont l'expression anglaise la plus connue est celle de Houston Stewart Chamberlain. Son livre, *The Foundations of the 19th Century*, manifestement influencé par les travaux de Gobineau sur l'inégalité des races, a ostensiblement appuyé l'idée d'une supériorité des races allemande et anglaise sur toutes les autres, ce qui lui a valu notamment d'obtenir la nationalité allemande et de devenir une des icônes du troisième Reich.

La détérioration progressive de l'espace urbain, la scarification des campagnes à l'ère du chemin de fer, l'atrocité des conditions de travail et de vie de la plus grande partie de la population anglaise ont suscité des réactions qui prennent de l'essor à partir des années 1860 et que l'on regroupe généralement sous l'appellation de pessimisme culturel. Les représentants les plus illustres de ce mouvement criant au déclin des valeurs spirituelles, en Angleterre, vont de Ruskin, qui lutte contre l'esprit de la machine dans *Unto this Last* (1862), à Lytton Strachey qui désacralise totalement la société victorienne dans *Eminent Victorians* (1918) en passant par Matthew Arnold, qui dans *Culture and Anarchy* (1869) combat la civilisation anglaise au nom de la douceur et de la lumière (*sweetness and light*) de la culture.

En outre, on peut évoquer un pessimisme économique et industriel, celui des *Great Depression Years* (1873-96) pendant lesquelles, la Grande-Bretagne a dû faire face à une série de crises agricole, financière et industrielle qui ont définitivement exporté les capitaux anglais en direction des pays qui commençaient à leur tour de connaître un développement économique et industriel sans précédent.
Un pessimisme politique aussi, avec la montée en puissance du socialisme et d'un trade-unionisme plus revendicatif (le *New Unionism*).
Et un pessimisme diplomatique enfin, après l'accord de pis-aller avec la France, l'ennemi traditionnel, en 1904 lors de l'Entente Cordiale.

La première guerre mondiale et la « Grande Transformation » des années 1920 (au sens de Karl Polanyi) auront fini de précipiter l'Angleterre dans le doute absolu quant aux valeurs qu'elle incarne.

Dans son œuvre monumentale *A Study of History*, commencée dans les années 1930, Arnold Toynbee reflétait l'idée communément admise à l'époque selon laquelle le rôle de l'Angleterre dans le monde touchait à sa fin. Il aura fallu une soixantaine d'années environ pour que l'on passe d'une conception prométhéenne de la civilisation anglaise à l'idée que l'Occident est en déclin.

Conclusion : permanence de l'idée selon laquelle l'Angleterre demeure intimement associée au destin de l'Occident

Faut-il y voir un signe : à un moment où les Etats-Unis dépassaient la puissance économique de l'Angleterre et où la *Pax Americana* commençait de supplanter la *Pax Britannica*, certains intellectuels américains faisaient le choix de retourner sur le vieux continent et de s'installer en Angleterre.
En 1927, le poète américain T.S. Eliot acquiert la nationalité britannique et décide de puiser dans la religion anglicane les valeurs de renaissance qui font défaut au monde contemporain. Et il écrit dans *Little Gidding* (V), alors que l'Angleterre subit les assauts du *Blitz* :

> *Un peuple sans histoire*
> *N'est pas racheté du temps, car l'histoire est un motif*
> *D'instants intemporels. Ainsi, quand le jour baisse*
> *Par un après-midi d'hiver, dans cette chapelle écartée*
> *L'histoire, c'est maintenant et l'Angleterre* (Eliot 1969 : 218-9).

Ces vers peuvent être rapprochés des accents churchilliens de Sir Herbert Butterfield, quand il écrit son deuxième ouvrage sur l'interprétation Whig de l'histoire, *The Englishman and His History,* pendant la seconde guerre mondiale. Alors que Butterfield avait développé une opinion plutôt critique de l'interprétation Whig de l'histoire dans son ouvrage éponyme *The*

Whig Interpretation of History, qui date de 1931, les circonstances réclament un autre ton et cela permet de mieux comprendre, au fond, la pensée de Karl Popper citée en début d'article et qui faisait de l'Angleterre le berceau des valeurs pour lesquelles le monde libre avait toujours lutté. Cela prouve en outre qu'un regain des certitudes de Buckle sur l'Angleterre comme sens de l'Occident sera toujours possible car ces certitudes sont profondément intégrées à la culture et à l'histoire de l'Angleterre.

Bibliographie:

Oeuvres de H.T. Buckle:

Henry Thomas Buckle *History of Civilization in England*, with an introduction by Arthur Brisbane, New York, Hearst's International Library Co. Publishers, 1913.
Henry Thomas Buckle *Histoire de la civilisation en Angleterre* (Traduction autorisée, par A. Baillot) 5 tomes, Paris et Bruxelles, 1865.

Sur Buckle et son œuvre :

G.R.St Aubyn *A Victorian Eminence : Life and Works of Henry Thomas, Buckle*, London, Barrie, 1958.
Robert Blackley Drummond *Free Will in relation to statistics. A lecture [on 1 Cor. XV. 10.] containing some suggestions in way of reply to certain objections advanced to the doctrine of free will by Mr. Buckle in his "History of Civilization in England,"* London, 1860.
Eckhardt Fuchs *Henry Thomas Buckle : Geschichtschreibung und Positivismus in England und Deutschland*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1994.
John Stuart Glennie *Pilgrim-Memories, or, travel and discussion in the birth-countries of Christianity with the late H. T. Buckle (The Modern Revolution, Proœmium, Pilgrim Memories)*, London, 1875.
Alfred Henry Huth *The Life and Writings of H. T. Buckle*, 2 vol., London, Sampson Low & Co., 1880.
Robertson, Right Hon.. John Mackinnon *Buckle and his Critics. A study in sociology*, London, Swan Sonnenschein & Co., 1895.

Divers:

Emile Benveniste « Civilisation : contribution à l'histoire du mot » in *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard coll. « Tel », 1966.
Sir Herbert Butterfield *The Whig Interpretation of History* (1931), London, Norton, 1965;
----------*The Englishman and His History*, London, Cambridge University Press, 1944.
Owen Chadwick (Pr.) « Professor Lord Acton », lecture delivered at Cambridge University on March 16, 1995 by Professor Owen Chadwick in celebration of the 100 years since Lord Acton assumed the Regius Chair of Modern History. Christa Rabbitt ed., (http://www.acton.org/publicat/books/pla/).
R.G. Collingwood *The Idea of History*, Oxford, O.U.P., 1994 (revised edition).
Francis Darwin ed. *The Autobiography of Charles Darwin*, New York, Prometheus Books, 2000.
Thomas Stearns Eliot *Poésie*, traduction de Pierre Leyris, Paris, Seuil, 1969.
Arthur Herman *The Idea of Decline in Western History*, London, The Free Press, 1997.
Robert Kagan *Of Paradise and Power : America and Europe in the New World Order*, New York, Knopf, 2003.
Pierre-Simon Laplace *Essai philosophique sur les probabilités* (1814), Paris, Gauthier-Villars, édition des « Maîtres de la pensée scientifique », 1921.
Karl Polanyi *La Grande Transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps* (1944), Paris, Gallimard coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1983.
Karl Popper *In Search of a Better World: Lectures and Essays from Thirty Years*, London, Routledge, 1996.

Henri Taine *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1866.
Norman Vance *The Victorians and Ancient Rome*, Oxford, Blackwell, 1997.